

Communication & Influence

N°39 - Décembre 2012

Quand la réflexion accompagne l'action

EDITORIAL

L'influence géopolitique d'une guerre oubliée

Saviez-vous que, de 1812 à 1814, une guerre opposa les jeunes Etats-Unis à la province britannique qui allait devenir le Canada ? Saviez-vous que si la Maison Blanche à Washington porte ce nom, c'est parce que les forces anglo-canadiennes l'incendièrent, obligeant les Américains à la badigeonner ensuite en blanc pour faire oublier ce raid insolent sur leur capitale ? Benoîtement, je dois avouer que, jusqu'à ce que nous ouvrions notre bureau de Toronto début 2008, et que nous approfondissions nos liens avec les officiers et chercheurs du Collège des Forces Canadiennes, j'ignorais jusqu'à l'existence même de ce conflit. A l'occasion du bicentenaire de ces événements, il m'a semblé utile d'écrire un article consacré à cette guerre oubliée, publié en décembre dans le mensuel *Le Spectacle du Monde*, qui nous a très aimablement autorisé à le reproduire dans les pages qui suivent. Comme vous le verrez, le souvenir de ces combats est encore vivace. Il constitue un paramètre essentiel dans la compréhension des relations bilatérales, complexes, entre le Canada et les Etats-Unis.

De par une perception biaisée des événements historiques, centrée sur l'écume des faits les plus immédiats, nous avons tendance à appréhender l'Amérique du Nord comme un bloc monolithique. C'est mal connaître l'histoire et les réalités géopolitiques. Pour nous, Européens, juin 1812, c'est d'abord Napoléon et sa Grande Armée franchissant le Niémen. Cette campagne de Russie va se muer en désastre et bouleverser les rapports de force géostratégiques sur le Vieux Continent. De l'autre côté de l'Atlantique, la guerre de 1812-1814, si elle ne modifie pas fondamentalement la donne en matière de frontières, se révèle cependant être un élément constitutif essentiel de ce qui va bientôt devenir le Canada. Acte fondateur, ce conflit apparaît en effet comme le creuset de l'identité canadienne. Permettant à la future nation de conserver son indépendance, il constitue un élément-clé pour bien cerner les relations subtiles, et souvent tendues, entre Washington et Ottawa. Ici comme ailleurs, les leçons du passé sont encore prégnantes et doivent impérativement être prises en compte dans la mise en œuvre de stratégies d'influence. Bonne lecture donc, joyeux Noël et meilleurs vœux à tous ! ■

Bruno Racouchot
Directeur de Comes

Pourquoi Comes ?

En latin, comes signifie compagnon de voyage, associé, pédagogue, personne de l'escorte. Société créée en 1999, installée à Paris, Toronto et São Paulo, Comes publie chaque mois Communication & Influence. Plate-forme de réflexion, ce vecteur électronique s'efforce d'ouvrir des perspectives innovantes, à la confluence des problématiques de communication classique et de la mise en œuvre des stratégies d'influence. Un tel outil s'adresse prioritairement aux managers en charge de la stratégie générale de l'entreprise, ainsi qu'aux communicants soucieux d'ouvrir de nouvelles pistes d'action.

Être crédible exige de dire clairement où l'on va, de le faire savoir et de donner des repères. Les intérêts qui conditionnent les rivalités économiques d'aujourd'hui ne reposent pas seulement sur des paramètres d'ordre commercial ou financier. Ils doivent également intégrer des variables culturelles, sociétales, bref des idées et des représentations du monde. C'est à ce carrefour entre élaboration des stratégies d'influence et prise en compte des enjeux de la compétition économique que se déploie la démarche stratégique proposée par Comes.

FOCUS

Histoire, mémoire et influence

Contrairement aux apparences, l'influence ne se réduit pas à faire du "buzz" et à jouer avec le numérique. Le fétichisme technologique de notre époque, notre propension à tout mettre en équation, notre croyance superstitieuse dans les pouvoirs quasi-magiques des algorithmes, tout cela est certes rassurant. Mais peu opérant. L'influence ne peut être réduite à ces seules recettes. L'influence, ce sont avant tout des contenus, des messages, qui intègrent le poids des mots, des idées, des symboles et des images, voire la résurgence d'archétypes... L'histoire aide à construire la mémoire, donc notre manière d'être-au-monde, tant dans le présent que dans l'avenir.

Elaborer une stratégie d'influence exige d'avoir une perception large et surtout synoptique des choses. L'influence nous invite à mobiliser la panoplie des sciences humaines et sociales, à explorer les ressources de champs d'études aussi divers que l'histoire des idées et des religions, la philosophie, l'anthropologie, l'épistémologie, etc. La capacité à influencer sur autrui, à faire évoluer sans coercition son paradigme de pensée, réhabilite la culture générale, celle de "l'honnête homme" cher au XVII^e siècle, qui fait appel au jugement personnel, donc à l'intelligence. En privilégiant le recours aux humanités, en suscitant le libre-jeu des idées et des interprétations, l'influence constitue un rempart contre la pensée convenue. Ce qui devrait légitimement contribuer à lui rendre ses lettres de noblesse. ■



1812-1814

La guerre oubliée

Il y a deux cents ans, alors qu'en Europe, la Grande Armée de Napoléon envahissait la Russie, en Amérique, les jeunes Etats-Unis attaquaient leurs voisins du nord. L'affrontement dura jusqu'à la fin de 1814. Une guerre oubliée qui, pourtant, forgea l'âme de la colonie britannique appelée à devenir le Canada.

PAR BRUNO RACOUCHOT

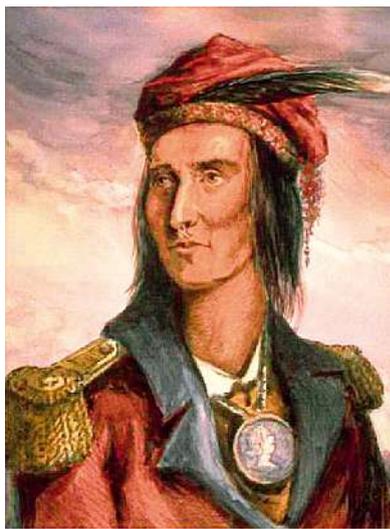
EN 1812, LES ETATS-UNIS COMPTENT ENVIRON 7,5 millions d'habitants contre à peine 500 000 pour leurs voisins du nord. La guerre qui fait rage depuis des années en Europe a des conséquences locales. Le blocus continental imposé par la France et celui imposé aux navires neutres par le Royaume-Uni rend difficile la neutralité d'une jeune Amérique, indépendante depuis peu

(1783), qui compte beaucoup sur ses exportations et se trouve de fait asphyxiée. Aux difficultés économiques s'ajoutent l'enrôlement forcé de matelots américains dans la flotte britannique et des problèmes sérieux avec les minorités indiennes, qui se sentent menacées sur leurs terres par les spéculateurs américains. Les ingrédients d'un cocktail explosif sont ainsi rassemblés. En juin, le Congrès américain déclare la guerre à la colonie britannique. Et l'ancien président des Etats-Unis, Thomas Jefferson, affirme alors de manière péremptoire : « *La conquête du Canada, cette année, jusqu'aux environs de Québec, sera une simple promenade et nous donnera l'expérience pour attaquer ensuite Halifax et, au final, expulser l'Angleterre du continent américain.* » Militairement erroné – on va le voir –, le propos n'en exprime pas moins les prémices d'une vision impérialiste appelée à se développer...

Concentrant ses forces en Europe, où sont déployées ses meilleures troupes pour conjurer la menace napoléonienne, la Grande-Bretagne entretient à peine 5 000 soldats réguliers dans sa colonie nord-américaine. Certes, ceux-ci sont épaulés par de nombreuses tribus indiennes et diverses milices. Les affrontements vont

durer jusqu'à la fin de 1814 et se dérouler sur plusieurs théâtres : la région des Grands Lacs, l'axe du Saint-Laurent, la façade atlantique et les Etats du Sud américain. Les Britanniques et leurs alliés canadiens vont avoir le dessus dans la plupart des cas. Mais, côté américain, cette guerre va constituer un mythe fondateur pour la jeune armée des Etats-Unis : elle est en effet l'épreuve du feu pour les premières générations d'officiers sortis de l'école de West Point, largement inspirée par le modèle français.

Au début, les Américains paient au prix fort leur inexpérience. Ils connaissent leurs premiers échecs dans la région des Grands Lacs et vont jusqu'à perdre la ville de Detroit. En 1813, ils parviennent cependant à s'emparer de Toronto (York à l'époque) et incendient le Parlement. Ils doivent, en revanche, renoncer à prendre Montréal, bien qu'ils soient largement supérieurs en nombre face aux volontaires québécois, lors de la bataille de Châteauguay.



PHOTOGRAPHIES : DR. RIVERBRINK ART MUSEUM, J.T. LEWIS/ALAMY

Comme le souligne une équipe d'historiens canadiens, « l'année se termine par deux défaites américaines ; l'une à Châteauguay, l'autre à Chrysler's Farm. Les écoliers du Québec et de l'Ontario y trouveront leurs héros respectifs : Charles de Salaberry et J. W. Morrison ». C'est également en 1813 que le chef indien Tecumseh, rallié aux Britanniques, tombe au combat face aux Américains, entrant ainsi au panthéon de l'imaginaire canadien comme haute figure des « Natives ». La légende veut qu'il ait été tué par le



Un conflit doublement fondateur Ci-dessus : la bataille de Queenston-Heights (13 octobre 1812), à l'embouchure du Niagara, au cours de laquelle les Anglo-Canadiens, épaulés par les milices francophones et les Indiens Mohawks, repoussèrent la première vague d'assaut américaine. Ci-contre : le chef indien Tecumseh (1768-1813), de la tribu des Shawnees. Sa mort, au combat de Moraviantown, le 5 octobre 1813, rompit la confédération indienne constituée contre les Etats-Unis. Page de gauche : reconstitution contemporaine au Canada. Côté canadien, du fait, notamment, de la part prise par les francophones dans la lutte contre l'envahisseur, cette guerre est à l'origine d'un sentiment national fondé sur l'union entre les deux Canadas. Considérée, côté américain, comme une « seconde guerre d'indépendance », elle constitue, malgré son échec, l'embryon de l'impérialisme futur des Etats-Unis.

colonel Richard Mentor Johnson, qui jouera habilement du mythe pour devenir, quelques années plus tard, vice-président des Etats-Unis (1837-1841). Canadiens de toutes origines, Indiens, Français, Britanniques se soudent ainsi peu à peu dans ce combat contre l'ennemi commun.

EN 1814, en dépit de plusieurs tentatives pour trouver une issue pacifique, la guerre reprend de plus belle, avec des effectifs accrus de part et d'autre. La défaite de Napoléon sur la scène européenne, en avril 1814, permet aux Britanniques d'envoyer des renforts vers le lac Champlain, la baie de Chesapeake et la Nouvelle-Orléans.

C'est cependant dans la région de Niagara que vont avoir lieu les plus sévères affrontements. Aujourd'hui, Niagara est universellement connu pour ses chutes. L'imaginaire romantique véhiculé par le cinéma – Marilyn Monroe y tourne sous la direction de Henry Hathaway, en 1953, le fameux film *Niagara* – en a fait un lieu prisé des amoureux. Depuis, la ville regorge d'activités ludiques du plus mauvais goût. Il est difficile, de nos jours, d'imaginer qu'entre 1812 et 1814 ce lieu fut le théâtre d'une intense et incessante guérilla... Il est vrai que nombre d'habitants du Haut Canada (aujourd'hui l'Ontario) étaient des exilés, ayant choisi de quitter les treize



Ni vainqueurs ni vaincus Ci-dessus : la signature, le 24 décembre 1814, du traité de Gand (Pays-Bas) entre les Etats-Unis et la Grande-Bretagne. Il stipule un retour au *statu quo ante bellum*. Mais du fait de la lenteur des transmissions, la guerre ne prit fin qu'en janvier 1815, après une dernière bataille devant la Nouvelle-Orléans, où le général américain Andrew Jackson, futur président des Etats-Unis (1829-1837), repoussa une attaque britannique (page de droite). Une clause du traité demandait aux Etats-Unis de cesser leur politique de colonisation des territoires indiens. A peine deux ans plus tard, ils attaquaient les Séminoles.

colonies indépendantistes par fidélité à la Couronne britannique. D'emblée, ces loyalistes se sont montrés hostiles aux visées états-uniennes.

Cette zone de combats s'étend sur soixante kilomètres le long de la rivière Niagara, de Niagara-on-the-Lake et Fort George, au nord, sur le lac Ontario, jusqu'à Fort Erié, à la pointe nord-est du lac Erié. Américains et Britanniques s'affrontent sans relâche. Le

5 juillet 1814, les Américains l'emportent à Chippewa. Puis ce sont les batailles de Lundy's Lane et de Fort Erié, qui ont chacune leurs particularités. Lundy's Lane parce que c'est un affrontement nocturne, sans vainqueur ni vaincu, où l'essentiel des victimes tombe sous des tirs fratricides. Fort Erié parce qu'il s'agit, pour les spécialistes de l'histoire militaire nord-américaine, de l'exemple type de ce

qu'il ne faut pas faire sur le plan tactique.

Fort Erié est un fort à la Vauban, que les Américains vont magnifiquement défendre. Voulant à tout prix emporter cette position qui verrouille l'accès au lac, le commandement britannique accumule les erreurs : mauvaise appréciation des distances, absence de préparation, échelles trop courtes pour monter à l'assaut du fort, poudre des fusils humide, rendant toute riposte impossible, hommes se noyant dans la rivière... Ordres et contre-ordres fusent dans une totale incohérence. C'est un échec. Le fort ne sera pas pris. Lorsque sonnera la fin des hostilités, les Américains l'incendieront et se replieront en bon ordre. Il sera néanmoins reconstitué et un musée tout récent dissèque minutieusement cette bataille, dont les enseignements sont encore étudiés, aujourd'hui, par les élèves officiers canadiens.

Les Britanniques vont cependant

Une hostilité à l'égard des Etats-Unis qui va perdurer longtemps dans l'imaginaire national canadien.



prendre leur revanche. C'est par une opération combinée terre-mer qu'ils réussissent un coup d'éclat destiné à entrer dans l'histoire. Redéployant une de leurs flottes libérée après la guerre d'Espagne, ils attaquent de vive force Washington, en août 1814. L'assaut est fulgurant, la milice américaine balayée et le président James Madison doit s'enfuir en toute hâte. Les Britanniques bombardent et incendient la ville, y compris le Capitole et la Maison-Blanche, vengeance qui répond à la mise à sac de Toronto, l'année précédente. Ils mènent l'opération avec le flegme qu'on leur connaît, puisque la légende veut qu'ils aient festoyé en profitant tout simplement du repas qui avait été préparé pour le président Madison ! Les Canadiens aiment à rappeler avec malice que c'est à l'équipée sauvage de leurs aïeux que la Maison-Blanche doit son nom, prétendant que c'est pour dissimuler la trace des incendies que les Américains choisirent de repeindre en blanc le bâtiment lorsqu'ils le reconstruisent.

C'est en Europe que la guerre se clôt, par un traité signé à Gand, (Pays-Bas), le 24 décembre 1814. Toutefois, la lenteur des transmissions de l'époque fait qu'une dernière bataille aura néanmoins lieu à la Nouvelle-Orléans, en janvier 1815. Une flotte britannique y est sévèrement défaite par le général américain Andrew Jackson. Ce dernier va lui aussi profiter de cette expérience pour s'attribuer une aura qui lui permettra, quelques années plus tard, de devenir président des Etats-Unis (1829-1837). Tirant les enseignements de cette guerre, les Etats-Unis décident de se doter d'une puissante marine de guerre. Celle-ci deviendra bientôt l'un des principaux outils de leur impérialisme.

Au regard des gigantesques affrontements du Vieux Continent à la même époque, les pertes humaines ont été relativement modestes. Bien que les données soient peu fiables, les historiens estiment que le nombre de morts s'élève à 15 000 pour toute la guerre. Pour mémoire, la seule bataille d'Essling, qui vit s'affronter les forces françaises et autrichiennes

du 20 au 22 mai 1809, près de Vienne, se solda par 45 000 morts...

CEPENDANT, la dimension tant symbolique que géopolitique de la guerre nord-américaine de 1812-1814 ne doit pas être sous-estimée. Bien qu'ayant finalement abouti à un *statu quo* sur le plan du tracé des frontières, cette guerre est vue par les Canadiens comme un élément clé



constitutif de leur identité. En effet, c'est véritablement à ce moment qu'ils prennent conscience de leur destinée commune et commencent à se penser comme Canadiens, quelles que soient leurs origines. Ils ont eu peur, se savent désormais fragiles, mais preuve a été faite qu'une fois unis, ils ont su faire front. Le juriste Jonathan Sewell en vient ainsi à évoquer un projet d'union reposant sur l'alliance de tous les « *antiaméricains* ». Les Canadiens français ont eux aussi compris la leçon. Mais s'ils acceptent désormais d'être des sujets fidèles de Sa Royale Majesté, ils n'en demandent pas moins, en contrepartie, à jouir de leur majorité dans le Bas-Canada.

Bien souvent, les Européens ignorent également que l'hostilité du Canada à l'égard des Etats-Unis va perdurer longtemps encore dans son imaginaire national. Ainsi, dès 1820, les Canadiens bâtissent à Québec un fort à la Vauban, visant à anticiper une percée américaine

qui prendrait le contrôle du Saint-Laurent. Un demi-siècle plus tard, toujours pour barrer le chemin stratégique de Québec et sitôt achevée la sanglante guerre de Sécession (1861-1865), les Canadiens craignent que leurs voisins méridionaux ne soient tentés à nouveau de les envahir. Ils s'empressent alors de construire les forts de Lévis (1865-1872), dont les canons sont résolument tournés vers les Etats-Unis.

De même, le canal Rideau est creusé après la guerre de 1812 afin de sécuriser le transport fluvial entre Montréal et Kingston *via* Ottawa, le Saint-Laurent se trouvant dans cette zone à portée des Américains. A l'extrême est du territoire canadien, le duc de Wellington entreprend, en 1828, la construction de la forteresse qui, aujourd'hui encore, surplombe le port de Halifax de sa silhouette massive. L'objectif est clair : sécuriser ce nœud essentiel du trafic maritime entre la colonie britannique du Canada et l'Europe, les combats navals sur la façade atlantique restant fermement ancrés dans les mémoires. Un spécialiste de l'histoire militaire, enseignant au Collège des forces canadiennes, souligne d'ailleurs que cette

hantise permanente de l'invasion américaine va survivre jusqu'à l'aube de la Seconde Guerre mondiale. A cet égard, il n'est pas anodin de rappeler que le Canada dut attendre 1931 et le statut de Westminster pour obtenir sa pleine souveraineté, tout en gardant un lien symbolique, mais fortement affectif, avec la Couronne britannique...

Si la guerre de 1812-1814 est peu évoquée aujourd'hui côté américain, elle demeure une référence pour les Canadiens. Une référence qui explique leur propension, dans certaines occasions, à marquer leur différence par rapport à leur puissant voisin. Comme en 2003, lorsque, au grand dam de Washington, le premier ministre canadien d'alors, Jean Chrétien, a refusé de ranger son pays dans la coalition contre l'Irak. ■

A consulter *Site internet consacré au bicentenaire de cette guerre :*
www.visit1812.com